

L'invitation au voyage

Robert Major

Volume 23, Number 3 (69), Spring 1998

Le récit littéraire des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201391ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201391ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, R. (1998). L'invitation au voyage. *Voix et Images*, 23(3), 583–590.
<https://doi.org/10.7202/201391ar>

Essai

L'invitation au voyage

Robert Major, Université d'Ottawa

La sagesse serait-elle immobile? Sans doute voudrait-elle qu'on s'accommode de son sort, qu'on refuse le changement, qu'on vive en accord avec soi-même, qu'on reste en place, qu'on cesse de bouger. Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne peut rester seul, dans une pièce, sans bouger, affirmait Pascal. Voire. Mais rien n'y fait. L'inconnu attire, il faut aller voir au-delà de l'horizon. Pourquoi? Celui qui part ne le sait pas trop lui-même. Pour satisfaire une curiosité lancinante, sans doute. La sienne et celle de ceux qui attendront impatiemment son retour. «Étonnants voyageurs! quelles nobles histoires/ Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers!/[...] Dites, qu'avez-vous vu?» s'exclame le poète. Et chacun s'empresse de répondre. Effectivement, depuis l'aube des temps, les voyageurs de tout ordre, peu confiants dans l'expressivité de leurs yeux ou dans notre capacité d'y lire, répondent à l'invitation de Baudelaire et saisissent leur plume pour raconter, sur papier, donc sur un support plus permanent que le regard, les lointains fuyants et ensorceleurs. Attrait permanent des récits de voyage! Depuis Homère.

Car le voyage est inséparable de sa narration. Le pigeon amoureux — mais voyageur! — de La Fontaine l'avait bien senti, d'où la justification

de son nomadisme irréprouvable : «Mon voyage dépeint/ Vous sera d'un plaisir extrême.» Le voyageur part pour partir, sans doute. Il part aussi pour revenir, certes, quitte à repartir aussitôt. Mais, surtout, si l'on en juge par le nombre de récits de voyage qui circulent sous toutes les formes imaginables, il semble qu'il part pour pouvoir raconter à son retour. À plus forte raison s'il est écrivain, ou prétend le devenir. Le voyage n'est que prétexte à écrire : pré-texte.

**

C'est le grand mérite de Pierre Rajotte, dans son livre récent (*Le récit de voyage au XIX^e siècle*¹), d'avoir mis en relief l'importance remarquable des récits de voyage au Canada français. N'hésitons pas devant les métaphores spatiales, usées certes mais qui s'imposent dans les circonstances : avec ce livre savamment construit, substantiel et qui se lit comme un bon récit de voyage, Pierre Rajotte ouvre un nouvel espace à l'investigation littéraire. D'apprendre, par exemple, qu'au XIX^e siècle, il y a au Canada français «un total de 153 récits de voyage originaux (volumes complets ou recueils de textes)» et que ce nombre «correspond au double de la production romanesque pour tout le siècle!»

(p. 21); que, par ailleurs, ce nombre ne comprend pas les récits publiés dans les périodiques ni les rééditions, sans quoi on atteindrait un total de 350 textes, fait chavirer quelque peu l'esprit. C'est un nouveau continent qui surgit du brouillard.

Certes, on savait que la littérature québécoise commençait avec des récits de voyages: récits d'explorateurs, de missionnaires. Mais ces récits étaient le regard de *l'autre* sur la réalité qui allait devenir la nôtre². On savait aussi que d'illustres voyageurs, les Tocqueville, prince Napoléon, Seigfried, Maurice Sand, nous avaient gratifiés d'une visite de courtoisie, le plus souvent en appendice à un voyage aux U.S.A., leur destination réelle, suscitant une traînée de papier à leur suite, glose profuse sur leurs commentaires judicieux. De même, on savait, vaguement, que les gens du XIX^e siècle voyageaient passablement. Je ne parle pas de ceux, innombrables, qui ont fait le voyage migratoire vers les usines américaines, saignée tragique qui a modifié le cours de l'histoire. Ceux-là n'ont guère laissé de textes, même si leurs traces sont nombreuses dans les romans, les discours ou dans les chroniques familiales. De fait, on connaissait surtout les récits d'exil, voyages particuliers: ceux des Papineau, Crémazie, Dessaulles, Prieur, Ducharme. Ces récits d'exil, publications distinctes ou confidences traversant une correspondance, ne sont pas de même nature que les récits des voyageurs volontaires, se déplaçant par intérêt, plaisir ou obligation professionnelle et qui veulent raconter leur périple. John Hare, il y plus de trente ans, dans une bibliographie fondamentale, avait indiqué l'importance

matérielle du corpus³; toutefois, celui-ci n'avait guère été exploité depuis, si ce n'est par l'édition de quelques textes particuliers (voyages d'exil de Prieur et Ducharme, voyage anglais de F.-X. Garneau, édité par Paul Wyczynski) ou l'étude de l'un ou l'autre cas particulier (par exemple les voyages en Italie étudiés par Pierre Savard). Cet univers narratif, en somme, restait à explorer de façon systématique, pour en marquer les bornes et les traits distinctifs. Voici que c'est fait, du moins pour la période du XIX^e siècle.

À la limite, tout récit est un récit de voyage: voyage de découverte de soi, voyage rêvé, voyage métaphorique, voyage mythique, voyage ou processus d'apprentissage. Dès qu'on raconte, voire dès qu'on écrit, il y a passage ou parcours, déplacement spatial ou psychologique, donc voyage en quelque sorte. Et on sait que le thème ou le motif du voyage est omniprésent en littérature. Pierre Rajotte, à bon escient, ne s'intéresse qu'au voyage réel et à son récit. Pour lui, «le récit de voyage est constitué d'une *alternance de narrations et de descriptions*. Il raconte un voyage qui est donné pour réel au lecteur et qui a été *effectué par l'auteur*» (p. 20, souligné dans le texte). Ces critères servent à établir son corpus de textes, textes qu'il veut «aborder comme constituant un discours spécifique, obéissant à des codes normatifs qui en font un type particulier de discours littéraire» (p. 11). Il est bien conscient de participer ainsi à une ouverture du champ littéraire, qui n'est plus conçu comme un corps de textes et d'auteurs, et encore moins comme un ensemble de grandes œuvres canoniques, mais

plutôt comme un ensemble de pratiques, autant matérielles que discursives, propres à un champ intellectuel. On reconnaît les positions de l'équipe de *La vie littéraire* dont Pierre Rajotte est d'ailleurs un collaborateur et où il a vraisemblablement rédigé les chapitres sur les récits de voyage. Le récit de voyage est donc une forme particulière de discours, peu reconnu jusqu'à présent par les instances littéraires, et dont il convient d'étudier la poétique, et d'autant plus qu'il a attiré des écrivains consacrés ou qui espéraient le devenir.

Son étude comprend sept chapitres. Le premier décrit le corpus et son contexte de production ou de diffusion; il donne lieu à des commentaires intéressants sur l'influence du romantisme et de la démocratisation des transports pour expliquer les courbes statistiques de publication. De plus, ce type de récit, utile, agréable, inoffensif en apparence, semble satisfaire toutes les instances, peu importe leur allégeance idéologique, ce qui expliquerait sa faveur remarquable⁴. Le second chapitre cherche à déterminer, dans ce corpus impressionnant mais fort divers, une certaine typologie qui permette de s'y retrouver. C'est ainsi que sont mises en évidence trois tendances. Le récit documentaire, avec sa visée de décrire le plus objectivement possible les lieux visités, cherche surtout à établir sa fidélité au référent. Ce type de récit, très répandu dans les siècles précédents puisqu'il accompagnait les grandes découvertes, intéresse moins au XIX^e siècle, encore que l'ouvrage de l'abbé Ferland, «Le Labrador⁵», un modèle du genre, ait connu une grande faveur. Le récit à visée idéologique, par ailleurs, est très répandu et

sert ouvertement à des fins de propagande, par exemple la promotion de la colonisation. Arthur Buies, avec ses descriptions du Saguenay, de l'Outaouais, des Laurentides, met ainsi sa plume au service des projets expansionnistes du curé Labelle. Un cas-limite de ce type d'écrit propagandiste est le récit de voyage qui veut détourner de voyager: «[...] les Canadiens sont mieux en Canada que partout ailleurs: c'est la morale de mon voyage» (p. 60), s'écrit Verchères de Boucherville, avec une belle naïveté paradoxale. Mais Tardivel et Routhier ne procèdent pas autrement quand ils visitent la France pour insister sur ses malheurs, depuis qu'elle n'est plus catholique, par opposition aux bonheurs du Québec! Un troisième type de récit, à visée esthétique, «n'est pas entrepris dans un but scientifique ou informatif, mais répond à un besoin intime» (p. 72); «les voyageurs ne cherchent pas tant à découvrir et à décrire fidèlement l'espace mais plutôt à le redécouvrir à travers une série de référents culturels» (p. 73) ou encore à y projeter leur moi. C'est le cas, par exemple, de Faucher de Saint-Maurice au Mexique ou voyageant «de tribord à bâbord⁶». Ce dernier type de récit pose donc avec une acuité particulière le problème de chacun des récits: comment reproduire le référent, comment rendre l'espace lisible? (Chapitre 4) Éternel problème du réalisme. Certains procédés prévisibles sont utilisés: l'ellipse (les multiples variantes du cliché «les mots sont impuissants à décrire...») ou la substitution (faire découvrir le nouveau par l'évocation du connu ou, à l'inverse, faire voir le connu par l'analogie avec l'exotique). Mais, surtout, les voyageurs pratiquent le voyage dans le temps

(décrire l'espace par sa signification historique) et le voyage dans les livres (décrire le lieu par sa charge livresque, biblique ou humaniste). Ce qui permet à Pierre Rajotte un heureux pastiche du vers de Baudelaire : « Étonnants voyageurs [...] Dites, qu'avez-vous *lu*? » (voir p. 114) Effectivement, on ne peut voir que ce qui a déjà été vu, on ne peut écrire que ce qui a déjà été écrit : le récit de voyage naît donc du récit de voyage, beaucoup plus que des lieux visités. Certains voyageurs en deviennent douloureusement conscients, tels Basile Routhier qui s'exclame, avec finesse et ironie : « Les récits de voyage sont plus périlleux que les voyages eux-mêmes. Ils sont nombreux les écueils cachés dans ce genre de littérature. Feuilletez un peu la bibliothèque des voyages, qui est immense, et vous serez dégoûtés d'y rencontrer tant de formes usées, tant de lieux communs, tant de couleurs fanées, tant d'images vieillies. » (p. 120)

Les chapitres suivants tirent les conclusions logiques de cette situation d'intertextualité et posent ainsi la question de l'originalité des récits, de leur charge subjective ou autobiographique, de leur incapacité à vraiment voir l'Autre, de leur réception critique. Un chapitre s'arrête aux vingt-sept récits des voyageuses, corpus étonnant dans le contexte du siècle; tout en tenant un discours conventionnel (la voyageuse se présente comme conforme en tout point au stéréotype féminin), ce type de récit laisse néanmoins apercevoir une femme autre, et annonce la liberté à venir.

L'étude de Pierre Rajotte insiste surtout sur les récits de voyage en Europe et en Orient. La trinité Paris-Rome-Jérusalem est la destination

privilegiée des voyageurs-écrivains dont l'œuvre est analysée. Il faut savoir qu'une attention particulière a été accordée aux récits dont les auteurs bénéficient d'une certaine renommée au sein du champ littéraire » (p. 13), ce qui introduit un déséquilibre intéressant entre le poids statistique des destinations et la valeur littéraire des textes. En réalité, la grande majorité des voyages s'effectuent au Canada, et même 95 des 294 voyages identifiés visitent l'un ou l'autre coin du Québec, bon reflet de l'effort de propagande en faveur de la colonisation. En contraste, les États-Unis sont la destination de seulement 27 voyages. C'est dire qu'il faut distinguer entre la réalité sociologique des voyages et leur représentation littéraire. Cette étude, en somme, et l'auteur est le premier à l'affirmer, ne vise pas « un tableau des pays visités » (p. 13), et encore moins un inventaire des voyages réels. Il vise à décrire et analyser, « d'un point de vue sociocritique, typologique, formel et esthétique, la pratique du récit de voyage canadien-français au XIX^e siècle » (p. 13). Ce qu'il réussit de façon remarquable.

*
**

On sait que les voyages *réels* au XIX^e siècle avaient quasi une seule destination : les États-Unis, pays de cocagne, *land of opportunity*. Ou, du moins, pays d'emplois subalternes dans les filatures et les manufactures. C'est donc un véritable torrent de Canadiens français qui font l'ultime voyage de l'émigration pendant la période qu'étudie Pierre Rajotte : 580 000 départs entre 1851 et 1901 ! La république voisine, sa richesse,

son dynamisme, ses institutions, ses riches terres, ses emplois, son or californien attirent comme un aimant puissant. Le mythe américain joue à plein et conservera jusqu'à nos jours son pouvoir d'attraction.

Cette image stéréotypée de l'Amérique, l'Amérique des grands espaces et des ambitions illimitées, cache toutefois une autre Amérique, mise en évidence par le dernier livre de Pierre Nepveu⁷. Il y est toujours question de voyage, mais d'un voyage autre, celui-là aussi décrit par Baudelaire. « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage! / Le monde, monotone et petit, aujourd'hui, / Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image: / Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui! » Aller si loin pour se retrouver devant soi, sa petitesse mais aussi ses mystères! Leçon sévère, que toute une catégorie d'écrivains sait de naissance ou bien apprend à affronter.

Ce sont ceux qui choisissent d'habiter la pièce pascalienne. Ceux-là mêmes qui intéressent Pierre Nepveu: qui savent que l'espace à conquérir est intérieur et qu'il n'existe qu'un véritable inconnu, celui de son monde intime ou de sa subjectivité — ou celui de l'écriture —, ce qui revient souvent au même. « Je propose ici certains parcours, certaines lectures qui vont à rebours de l'épique, du sacré, du grandiose, modes souvent obligés d'un certain rapport à l'Amérique » (p. 9), annonce d'emblée l'auteur. À rebours donc des grands espaces, de la nature vierge, des épreuves viriles, de la conquête, de l'exubérance quelque peu naïve dans son optimisme de commande. Il existe d'autres Amériques. Une Amérique des saints, des mystiques, des

poètes, des penseurs, des recluses — car une large place est faite aux femmes, ici —, une Amérique de l'intériorité et de l'introspection, une Amérique de la culture pour laquelle l'aventure n'est pas d'abord spatiale mais celle de l'âme qui se cherche face au vide absolu de ce Nouveau Monde. Une Amérique de l'écriture, donc, voie privilégiée vers cet immense continent de l'intériorité. L'Amérique d'Emily Dickinson qui, recluse, se livrant aux petits travaux de ses poèmes, se permet d'apostropher l'explorateur Hernando de Soto: « Soto! Explore-toi toi-même! / Audedans de toi tu trouveras / Ces "Continents inconnus" — / Que nul pionnier n'avait en tête. » (p. 71)

Il n'est pas sûr que cette recommandation impérative ait été entendue. Il est même sûr qu'elle ne l'a pas été. Ni par De Soto, mort depuis quelques siècles, cela va de soi; et pas davantage par ses descendants spirituels, avides de découvertes et de conquêtes, qui ont fait main basse sur l'Amérique et lui ont imprimé son rythme fébrile dans tous les domaines de la vie économique et sociale. D'où la double question qui sert de fil d'Ariane à cette collection d'essais, presque tous inédits (ce qui en soi est une nouveauté dans cette collection de « Papiers collés »): « Comment habite-t-on vraiment l'Amérique, et comment la vie intérieure y est-elle possible? » (p. 26). Ainsi, les « intérieurs » du titre de ce beau livre doivent se comprendre dans les deux sens possibles: dans un « sens physique, spatial: habitations, lieux de réclusion ou de sédentarité, paysages intimes, chambres et villes », car l'Amérique est aussi le continent des espaces clos et de l'espace vertical;

«et dans un sens psychique: espace subjectif, expérience non fusionnelle d'une pensée séparée du monde et cherchant à l'appréhender» (p. 8), aventure de toute une famille d'écrivains des Amériques. La figure de Ron Kovic, auteur de *Born on the Fourth of July*, rencontré par hasard à San Francisco, immobilisé dans son fauteuil roulant et pourtant étonnamment fébrile, sédentaire cherchant en lui-même ses raisons de vivre et rayonnant par la parole, figure complexe et déroutante, l'incarnation même des illusions américaines devenues cauchemar personnel et pourtant transformées par l'écriture, semble présider à cette quête d'une «autre manière d'être dans le Nouveau Monde» (p. 27).

Les auteurs étudiés ici sont Marie de l'Incarnation, Emily Dickinson, Nathaniel Hawthorne (celui de *La lettre écarlate*), Laure Conan (celle de *Angéline de Monbrun*, et non des romans historiques), Hart Crane, Wallace Stevens, William Carlos Williams (poètes aux antipodes de Walt Whitman), Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau, Alice Monroe des petites villes ontariennes et les poètes amérindiens des grands espaces ambigus, Dany Laferrière et Paul-Marie Lapointe, Mordecai Richler et Paul Auster, Herménégilde Chiasson et Émile Ollivier... La liste pourrait s'allonger et le lecteur curieux trouvera, dans la Bibliographie, «le corpus principal étudié» (p. 369) dans chacun des chapitres. Mais même cette liste plus complète ne donne qu'une petite idée de la richesse de l'érudition et du cortège des écrivains, de tout horizon, français, britanniques, québécois, acadiens, canadiens, étatsuniens, mexicains, brésiliens, qui

sont convoqués pour cette ample réflexion sur le sens de l'Amérique. C'est seulement à la lecture, par exemple, qu'on est à même de saisir l'importance extrême, dans cette réflexion, de la première saisie du continent qu'on trouve dans les *Relations* des jésuites et dont l'intertexte traversera de multiples œuvres, tant québécoises qu'étatsuniennes. En somme, nous sommes en présence d'une ample et belle méditation qui puise dans de nombreux textes, littéraires et philosophiques, pas tous répertoriés par la Bibliographie, les éléments de son parcours.

Cette méditation a un sous-titre, bien caché puisqu'il ne figure pas sur la page couverture: «Essais sur les littératures du Québec et des Amériques». Autant le pluriel d'*Amériques* est lourd de significations et indique bien l'ambition de l'entreprise, autant le pluriel d'*essais* pourrait donner le change. Le volume présente une série de chapitres, certes, dont chacun s'attarde particulièrement sur un auteur ou examine quelques œuvres, et sans doute ces études ponctuelles ont-elles été composées à différents moments. Mais tous ces chapitres sont fortement liés, multiplient les renvois de l'un à l'autre, et tissent une toile serrée qui fait de ce volume un essai magistral d'une remarquable unité d'intention. Disons qu'il s'agit d'un éloge de l'introspection et de la pensée à partir d'une réflexion sur le conflit absolu entre état de nature et état de culture. On pourrait aussi dire que cet essai est un anti-Groulx ou un anti-Fréchette, en tant que modèles des propagandistes d'une vision épique et conquérante du Nouveau-Monde, si tant est que la réflexion de Pierre Nepveu puisse exclure quelqu'un.

Le leitmotiv de cet essai est le suivant : «[...] le Nouveau Monde aura été, dans l'histoire de l'Occident et principalement de l'Europe, une extraordinaire aventure de la subjectivité moderne : déracinement, décentrement, séparation, épreuve du tout autre, utopie du recommencement.» (p. 75) Non pas une histoire d'appropriation conquérante du territoire, mais épreuve du néant, du vide, de la pauvreté, du dénuement, de l'absence, qui oblige le sujet à se réinventer radicalement, à se *recentrer*, dans une absolue aventure de l'esprit, de l'âme, de l'écriture. Parlant, par exemple, d'un poème de Wallace Stevens, Pierre Nepveu aura cette phrase : «Comme chez Marie de l'Incarnation, Emily Dickinson et Hart Crane, le passage océanique vers le Nouveau Monde ouvre un trou béant.» (p. 135) Or, la ruée galopante vers l'Ouest, le saccage des forêts ou l'exploitation frénétique du territoire ne suffisent pas à combler ce trou. D'où l'importance donnée aux textes fondateurs des jésuites, des puritains de la Nouvelle-Angleterre, des femmes, plus sensibles aux valeurs spirituelles et culturelles, plus conscients de la nécessité de penser «l'ici-maintenant» américain, davantage à l'écoute de leur émotions, aussi, et sachant que le Nouveau Monde suscite d'abord la terreur. D'où l'insistance sur les écrivains et penseurs qui ont articulé ce rapport à l'Amérique.

Car il y a aussi un second leitmotiv dans cet essai, et c'est le refus d'une vision lénifiante de l'Amérique qui aime croire que «l'idée même d'une "intérieurité américaine" est un oxymore qui frise le ridicule ou [qu'] elle appartient à une époque révolue» (p. 186). Pierre Nepveu cite ce juge-

ment impitoyable sur un ancien président que plusieurs trouvent commode d'appliquer au continent : «*Deep down, President Bush is shallow*» : «[...] au fond tout un imaginaire fortement idéologique s'est arrangé d'avance, et une fois pour toutes, pour qu'il n'y ait rien ou le moins possible à connaître, pour mettre en scène une Amérique qui ressemble à cet ancien président.» (p. 185)

En réalité, le trou béant creusé par l'Amérique ne se comble pas aussi facilement. Il est, pour reprendre le mot de Hugo sur Rabelais, un des gouffres de l'esprit. «Les anciens Européens auraient raté l'aventure du Nouveau Monde, ils n'auraient pas répondu à son ouverture, et il découlerait de cet échec une souffrance grave, voire mortelle.» (p. 253). C'est dans l'espace de cette souffrance que se trouve le lieu de l'écriture et de l'imagination. C'est cet espace des profondeurs qu'étudie Pierre Nepveu par l'analyse décapante d'écrivains des Amériques. Son essai renouvelle profondément la réflexion sur l'américanité.

**

Il est des voyages de tout ordre. Voyages dans l'espace qu'on se hâte de raconter au ^{xx}e siècle québécois ; pour toutes sortes de raisons, mais surtout pour marquer son appartenance au territoire littéraire. Voyages en soi qu'on distille au compte-gouttes quand on est recluse. «Les vrais voyages sont verticaux» (p. 353), dira Pierre Nepveu, réfléchissant au voyage étonnant qui l'a conduit au Brésil pour y cueillir ses filles. C'est pourquoi «les poètes sont les meilleurs des voyageurs immobiles».

(p. 349). Les « poètes-essayistes », serais-je tenté d'ajouter.

1. Pierre Rajotte, avec la collaboration de Anne-Marie Carle et de François Couture, *Le Récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Triptyque, 1997, 282 p.
2. Voir à ce sujet le livre essentiel de Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 487 p.
3. John Hare, *Les Canadiens français aux quatre coins du monde, une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914*, Québec, La Société historique de Québec, 1964, 215 p.
4. On s'étonne néanmoins un peu. Le récit de voyage, c'est entendu, ne présente pas les dangers du roman, univers fictif moralement douteux qui peut exciter toutes les passions. De plus, il peut être intéressant tout en conservant une valeur pédagogique certaine. Aussi, par ses qualités narratives, il peut concilier l'attrait de l'aventure et la vérité, les événements palpitants et la haute valeur morale. Par ailleurs, ne risque-t-il pas d'exciter la passion du nomadisme même quand ostensiblement il chante les vertus de la patrie? Certains de ces récits, simplement de par leur existence comme récits décrivant un espace exotique *qui a attiré le voyageur, peu importe ses déboires*, n'infirmen-ils pas l'idéologie du clergé et des élites politiques qui prêchent à tout crin la sédentarité et la fidélité à la terre ancestrale?
5. Jean Baptiste Antoine Ferland, « Le Labrador », *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, vol. XIII, 1859, p. 64-130.
6. Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice, *De tribord à bâbord: trois croisières dans le golfe Saint-Laurent*, Montréal, Duvernay frères et Dansereau, 1877, 458 p.
7. Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1998, 378 p.